

Julia Avril 1491

Les lumières orangées du soleil couchant donnaient à l'intérieur de Julia une chaleur bienvenue. Elle observa les reflets enflammés à la surface de l'eau, l'orange le cédant au rose à la crête des vaguelettes incessantes. Quelques embarcations circulaient encore en ces premiers jours d'hiver. Les bateliers manœuvraient de leur mieux, et une barge vint s'amarrer sur la rive opposée, attirant immédiatement quelques portefaix de tous âges. Le capitaine de la barge sauta lourdement sur le quai, scruta les environs et fit signe aux postulants de s'approcher. Il était vêtu richement, trop sans doute pour un simple marchand, mais ce détail n'échappa pas à Julia, trop habituée aux finesses de tenue et d'étiquette. Les portefaix s'alignèrent, bombant le torse et se repoussant du coude. Le capitaine en choisit rapidement cinq et fit signe aux autres de déguerpir. Un jeune garçon, cependant, s'approcha du capitaine, et tentant visiblement d'obtenir un emploi malgré tout. Le capitaine fit lui aussi un pas vers le garçon, d'un pas plus déterminé, violent, et saisis à pleine main son entrejambe, d'un geste rapide et sur. Il approcha la tête de l'oreille du garçon et lui glissa quelques mots. Le garçon hocha la tête et la capitaine le relacha.

Julia ferma les volets tant qu'elle le pouvait, brutalement.

Elle dut prendre appui, dos à plat contre le mur, pour ne pas s'écrouler. Elle repensa à la nuit qu'elle venait de passer. Aux mots de son protecteur face aux souffrances d'un garçon du même âge que le jeune portefaix : "Il s'en remettra, Julia, et ce n'est pas cher payé pour l'amitié d'un homme aussi puissant." Elle n'avait pu s'empêcher de grimacer, de ne pas rester neutre. Et il avait ri. Le grand homme. Celui à qui elle devait tout. "Mais pourquoi me justifier, Julia, tu connais les arcanes de ce métier qui est le tien mieux que moi, ma chère putain."

Elle respira profondément.

Elle oublierait sûrement les sévices, elle en avait vu d'autres, et de pires parfois. Mais elle n'oublierait pas ces mots. Leur violence. Elle n'était pas la victime de ses protecteurs et clients. Elle refusait d'être traitée comme telle. Elle vendait son cul, elle vendait du plaisir, mais elle n'acceptait pas l'humiliation, pas la violence. Elle aurait aimé dire même qu'elle refusait le mépris mais elle ne pouvait se mentir ainsi ce soir. Pas après ces mots, pas après cette nuit.

Julia quitta l'appui du mur, elle se sentait tellement faible, comme si elle avait perdu tout force, toute énergie. Elle marcha cependant jusqu'à son lit et s'assit pour entreprendre de se dévêtir.

On frappa.

Julia fixa la porte, incrédule. Elle n'attendait personne. Et surtout, elle ne voulait personne ce soir, elle ne voulait rien de plus qu'oublier la nuit précédente, oublier sa chair et celle des autres.

On frappa à nouveau. Plus fort cette fois.

Julia refusa de bouger. Ce bruit était déjà une agression presque insupportable.

On frappa une troisième fois et une voix beugla : "Juliaaaa, je sais que tu es là, juliaaaa, ils me l'ont dit."

Julia se raidit. Les clients de l'auberge milanaise saluaient chacun de ses passages de courbettes plus ou moins moqueuses et savaient toujours si elle était rentrée ou non. Elle considérait certains jours qu'il s'agissait là d'une forme de protection, et certains jours d'une forme de harcèlement. Aujourd'hui, sans le moindre doute, c'était du harcèlement.

Elle prit une dernière grande inspiration et se dirigea d'un pas martial vers la porte. Elle bascula le loquet et faillit prendre la porte en plein visage. L'homme qui était jusque là appuyé nonchalamment contre retrouva tant bien que mal la station verticale. Il sourit, trop, et se découvrit dans un geste exagérément marqué.

Flavio Orsini, descendant d'une branche annexe de la puissante famille romaine, était vêtu richement, très richement, mais ses velours étaient tachés et ses chausses boueuses. Grand et blond, il était sûr de son charme, tout autant que de sa fortune.

"- Délicieuse Julia, perle de la Cité Eternelle, ma journée fut fructueuse et je ne pouvais rêver mieux que de vous trouver là, prête à donner à ce corps fortuné tout le plaisir qu'il mérite."

Flavio parlait fort, trop fort pour Julia, mais juste assez pour les nombreux citadins installés sous la tonnelle de l'auberge. Il fit un pas vers l'intérieur de Julia et faillit tomber en arrière quand la main de celle-ci l'arrêta, plantée fermement dans son surcot.

- Monsieur Orsini, fit-elle en se penchant vers son visage, vous puez le mauvais vin. Que vaudrait ma réputation si je commençais à recevoir n'importe quel freluquet abreuvé de mauvais vin.

- Madame, répondit Flavio, l'inquiétude mal cachée par l'espoir que cela ne fut qu'un jeu préliminaire, je ne mérite pas le nom de freluquet et je vous le prouverais encore ce soir, comme je le fis déjà...

- Abstenez-vous, monsieur, car si votre nom compense l'indigence de votre nature, il ne saurait faire pardonner votre vulgarité. La prochaine fois, vivez comme un prince si vous voulez jouir comme tel !

La porte claqua au nez de Flavio. Dans son dos, les rires des hommes attablés se firent moins étouffés. Le visage cramoisi, il se retourna, portant la main à sa dague et jeta un regard noir aux tablées hilares, deux étages plus bas. Un homme se leva, rubicond, et, d'un fort accent germanique, assèna :

- La nature, elle t'a doté d'une épée à la mesure de ta queue, non ?

Les rires explosèrent pour de bon et Flavio dut descendre les volées de marche et quitter la rue sous les quolibets, jurant sous le rebord de son chapeau qu'il avait tant bien que mal rabattu sur son visage.

- o - 0 - o -

Julia était couchée sur son lit, toujours vêtue.

A la fois soulagée d'avoir pu exprimer sa colère, sa rage, et inquiète d'avoir ainsi perdu un client facile et agréable, elle voguait entre deux eaux. Elle observa sa chambre, confortable, approvisionnée en bois, en vin. Elle pensa au prix de l'endroit, à son protecteur, aux nuits passées dans ses bras, ou dans les bras de ses amis, des amis de ses amis. Elle pensa à ce qu'elle avait vu d'autres subir, des moins belles, des plus simples, des moins jeunes. Elle pensa au peu qu'elle avait jusqu'alors subi, qu'elle devrait se sentir heureuse, de ses choix, de sa chance. Mais ce soit, elle ne pouvait plus se sentir heureuse. Ni chanceuse. Ni rien d'autre que fatiguée. Ecoeurée et vide.

Son ventre gargouilla, se rappelant à elle et elle songea que son dernier repas datait de la veille. Elle réalisa qu'elle avait très faim, une faim comme elle n'en avait pas connu depuis longtemps, une faim venue de son enfance, quand manger était une chance trop rare.

Elle alla jusqu'à la porte et sortit sur le palier. Une acclamation monta de l'auberge milanaise, la terrasse entière sifflait et applaudissait en la désignant. Ici comme dans les palais, une réplique affûtée vous valait le plus souvent l'amitié de la foule, quand elle ne vous valait pas le pouce baissé du prince.

Julia n'eut pas le courage de descendre. C'était encore trop de sollicitation pour ce soir. Elle fit signe à Rodrigo, le garçon de course, de lui monter un plat et rentra chez elle avec un geste forcé en direction de son public.

- o - 0 - o -

Julia retrouvait enfin un peu de paix. La chaleur du repas lui avait redonné quelques forces. Blottie dans le seul fauteuil de sa chambre, elle lisait Pétrarque. La musique des mots, leur force passaient en elle et lui redonnaient vie, la guérissait de ses blessures. Si elle devait un jour devenir riche, Julia achèterait des livres, des livres, des livres à en emplir le Château Saint-Ange lui-même. Elle ne lisait pour l'instant que quelques ouvrages que son protecteur lui offrait parfois. Mais il avait bon goût, il savait lui plaire, en cela comme en bien d'autres choses. Il était homme de goût et homme de lettres, intérêts qu'il avait trouvés en elle également et qui lui avaient pour partie valu sa protection.

Les mots de Pétrarque s'éloignaient à mesure que l'esprit de Julia vagabondait. Elle somnolait déjà un peu, se remémorant les soirées délicieuses et princières qu'elle avait vécu en compagnie de son protecteur, parfois accompagnés de ses enfants. Ils étaient tous trois charmants, leurs visages de porcelaine toujours attentifs et polis. Elle les revit jouer dans les couloirs du palais, se poursuivre, se disputer, pleurer.

Et elle revit les larmes du jeune garçon, son visage déformé par la terreur, le sang, et le rire de...

Elle se redressa brusquement, complètement éveillée.

Pétrarque chut dans un froissement.

Le souffle lui manquait.

On frappa à la porte.

Pendant un instant, Julia se sentit traquée, privée de paix dans sa propre demeure autant que dans son sommeil. Pourquoi ne pouvait-elle pas avoir droit à une vraie soirée de repos, une nuit pour se réparer ?

Lasse, elle réussit à s'extraire de son confortable fauteuil et atteignit la porte à petits pas. Elle entrouvrit prudemment pour voir apparaître les taches de rousseur mouillées de larmes de Maddalena, gainée d'une robe assortie à ses yeux d'émeraude. La jeune irlandaise sanglotait, appuyée contre le chambranle, essuyant son nez dans sa manche. Julia réprima un soupir et ouvrit plus large la porte, pour que Magdalena puisse trébucher sur le palier

et venir plonger son visage inondé contre sa poitrine. Refermant tant bien que mal la porte de sa main libre, Julia serra son amie contre elle et l'amena jusqu'au lit. Elles s'assirent sur le rebord du couchage et Maddalena s'écroula, hoquetant, dans le giron de Julia. Celle-ci commença à la bercer et à caresser sa chevelure rousse. Elle plaignait la jeune fille de devoir si jeune en apprendre autant sur l'âme des hommes et sur leurs fantasmes les moins avouables. Elle ne savait pas ce que la jeune fille avait vu, ou vécu, mais elle imaginait déjà bien trop facilement.

Pétrarque était toujours là où avait chu, image fidèle du peu de tranquillité d'esprit que Julia avait réussi à reprendre ce soir. Elle retint à nouveau un soupir et observa ses mains caresser la tête de Maddalena. Elles étaient déjà ridées. Oh, si peu, mais elles avaient perdu cette qualité vitale des mains de jeunes filles. Elles vieillissaient, comme elle, et déjà de plus jeunes attiraient le regard de son protecteur, de plus innocentes, de plus fraîches. Et elle ne lui avait pas donné d'enfants, pas d'assurance qu'il ne l'abandonnerait pas.

C'est en pensant à son avenir, à sa chute prévisible, qu'elle glissa Maddalena sous les draps et qu'elle l'y rejoignit. En berçant doucement la jeune fille en larmes, Julia tentait du mieux qu'elle pouvait de lui donner son énergie, sa force, les moyens d'étancher ses larmes. Les sanglots reprirent de plus belle.

“- Je peux...je peux... je peux pas te dire...je peux pas...”

- Ne t'en fais pas, ma chérie, pleure donc, tu me raconteras plus tard.”

Mais en prononçant ces mots, Julia se dit qu'elle préférerait sans doute ne rien en savoir, qu'elle n'avait pas besoin d'être plus accablée qu'elle ne l'était déjà par sa propre nuit. Elle s'endormit finalement, sans imaginer que l'histoire de son amie l'accablerait d'une manière bien inattendue.

SEb
Mars 2005